

Habitat Urbain

Au bout de la patience, il y a le ciel.

Proverbe africain

La religion n'est-elle pas devenue une utopie ordinaire, puisqu'elle prétend maintenant conduire l'humanité vers une société idéale, mais imaginaire, et plus seulement mettre le croyant sur l'orbite enchanteur de l'au-delà, après une vie d'intenses sacrifices ? Le monde occidental baigne depuis des lustres dans un monothéisme de bon aloi même si depuis quelques temps les rites d'Extrême-Orient s'insinuent dans les dévotions des Américano-Européens. Sans doute est-ce la place laissée libre par la lente et terrible disparition des idéologies rationalistes qui animaient si pertinemment la planète.

Notre distingué monothéisme, donc, apanage de civilisations durablement supérieures, a son origine en Palestine et, malgré cette unité de lieu, les hommes ont réussi à morceler le divin bloc en obédiences divergentes sinon radicalement différentes.

En fait, seuls des facteurs comme l'impatience ou la crédulité distinguent les croyances entre juifs, chrétiens et musulmans. L'arrivée ou non d'un envoyé du ciel, un différend sur la date du débarquement semblent être les principaux motifs de querelle, bien futiles pour le mécréant qui observe cela par le petit bout de la lorgnette de l'athéisme.

Une religion fondée sur une erreur de calendrier ou d'identification garantit-elle le salut ? La tripartition abu-

sive de la Bible en voies hermétiquement séparées, concurrentes et parfois mortellement ennemies, est-elle l'œuvre divine ? Les branches résultantes, la chrétienté, l'islam, le judaïsme, furent à leur tour victimes des ambitions personnelles favorisées par les migrations, et connurent ensuite d'irréductibles lignes de fractures. Ces divisions continuent d'alimenter une bonne partie des conflits qui ensanglantent la terre. La religion, par son passé, son présent et son futur, n'est-elle pas aussi néfaste que l'idéologie révolutionnaire, elle, en voie d'extinction ? Bilan à faire !

L'observation de la communauté humaine pourrait facilement laisser croire que les religions s'épanouissent plus aisément en milieu sous-développé, économiquement et culturellement. Et inversement, que la pratique des cultes n'encourage en rien les fidèles à sortir de cette indigence.

La trivialité anticléricale qui invoquait jadis l'*opium du peuple* avait quelque fondement, car longtemps après le début des Trente Glorieuses, bien des provinces profondes de notre belle France fonctionnaient encore selon le triptyque *credo, boulot, dodo*. En ce temps-là, on laissait peu de place à la folâtrerie de la pensée individuelle.

Depuis, la dévotion a changé d'objet mais pas d'horaire ; les rassemblements en vue de s'étourdir l'entendement se font plutôt devant les bureaux du *P.M.U* que sur le parvis des sanctuaires, mais toujours à l'heure de la traditionnelle messe dominicale.

Il y a un parallèle troublant dans le costume entre les grands dignitaires de la religiosité structurée et les stars du show-biz : le costume. Plus le message est creux, plus l'accoutrement est folklorique et suranné. Cela est vrai également pour le bruit : les bons artistes s'accompagnent à la guitare acoustique, les autres sont propulsés par les kilowatts. Les vrais prophètes rassemblaient leurs fidèles

dans des lieux discrets et bucoliques, leurs épigones nous assourdissent de leurs inharmonies campanaires.

En ville, le bruit est une calamité et les sonneries de cloches, s'ajoutant aux résonances semi-permanentes de la circulation motorisée, peuvent déclencher de brutales éruptions de courroux dans le voisinage des lieux de culte. Les occasions ne manquent pas d'agiter le battant dans le bronze : mariages, enterrements, résurrections et solennités de toutes sortes justifiant les tapages carillonnants. Dans d'autres rites et d'autres sites, une mélodie lancinante et parfois amplifiée appelle l'adepte au recueillement, non sans égratigner le tympan des mitoyens étrangers à la piété assidue.

Certes, d'opportunes réglementations ont mis un frein aux bruyantes débauches des bourdons car la modernité du travail posté et nocturne nécessitant réparation à toute heure, il n'est plus question de laisser libre cours aux initiatives des bedeaux et autres muezzins.

Malgré la soumission disciplinée des divers clergés aux ordonnances anti-allégresse, il faut cependant rester vigilant lorsqu'on recherche un logis dans une cité encore peu explorée et éviter la proximité des beffrois, clochers et autres minarets.

Dès le troisième étage, on a vue sur le Jardin des Plantes. Au sud, la place du Busca n'est pas loin. Hormis aux heures de pointe, le trafic des véhicules est modeste et la perturbation résultante acceptable, si ce n'est le trouble causé par le passage épisodique des deux-roues mus au pétrole dont quatre-vingts pour cent dépassent les normes de bruit autorisé à l'échappement.

Érigé à la fin des années soixante, l'immeuble aurait encore bonne allure si un rafraîchissement des façades était entrepris. Pour l'agence qui gère la copropriété et la majorité des locations, toutes les annonces y afférant portent la mention *de standing*. Une façon de mettre la barre

du loyer et des charges à un niveau qui éloigne les amateurs de *H.L.M.* !

La génération qui a originellement investi dans ce programme immobilier vit maintenant ailleurs. Les propriétaires initiaux ont souvent revendu pour acquérir un appartement plus vaste ou, mieux encore, pour profiter des avantages récurrents offerts par les gouvernements en mal de bienfaisance fiscale appliquée aux nantis.

Exceptions à cet état de fait, tout du moins dans la première cage d'escalier, deux foyers unipersonnels constitués d'un monsieur et d'une dame d'âge plus que certain.

L'homme occupe un trois-pièces au second juste en face de l'ascenseur, et comme cette personne est constamment en mouvement, nul ne peut ignorer son existence. Cela est particulièrement vrai pour ceux qui font un usage intensif de l'engin de levage afin de se hisser dans les étages supérieurs. Les plus anciens locataires l'ont toujours connu retraité, fort alerte et au fait de tous les potins de l'immeuble et du quartier. Gabriel Mangano est un personnage coloré, amateur de rugby, comme spectateur, et de pétanque qu'il pratique presque journallement sur les Allées Frédéric Mistral toutes proches. La rumeur dit que, lecteur assidu de *La Dépêche du Midi*, il en mémorise pendant une quinzaine les moindres articles et entrefilets concernant la Haute-Garonne, et est capable de les réciter par cœur sur simple demande.

L'autre personne est le contraire absolu de monsieur Mangano : quasiment invisible, elle habite le sixième et dernier niveau, ne sort pratiquement jamais, se faisant livrer les denrées nécessaires à sa subsistance, une fois la semaine, par un vague parent. Elle est même complètement anonyme depuis que, près de cinq ans auparavant, un mauvais plaisant a arraché l'étiquette portant son nom sur sa boîte à lettres. La précieuse indication n'a jamais été remplacée mais le facteur, lui aussi vétéran du quartier,

n'est pas gêné dans sa distribution par cette lacune d'affichage, d'autant que la vieille dame est destinataire d'un courrier plus que parcimonieux.

Dès l'origine, le programme immobilier avait été destiné à une clientèle relativement aisée, possédant au moins une voiture par famille, puisque le concepteur y avait prévu de vastes espaces de stationnement en sous-sol et dans l'arrière-cour.

La nécessité d'un gardiennage dans cet ensemble d'environ cinquante appartements répartis en trois cages d'escalier est une évidence. C'est un homme d'une soixantaine d'années qui remplit cet office. Il dispose, dans l'entrée centrale de l'immeuble, d'un modeste logement où convergent tous les porteurs des moindres problèmes quotidiens d'une telle communauté : petite fuite d'eau, anomalie de fonctionnement d'un ascenseur ou d'une porte télécommandée, éclairage défaillant dans les communs...

Il supervise également les travaux de nettoyage réalisés par une société spécialisée et met parfois un peu d'ordre dans les ébats trop bruyants des gamins de la résidence.

*C'est pas seulement à Paris
Que le crime fleurit,
Nous, au village, aussi, l'on a
De beaux assassinats.*

Georges Brassens

Juste avant l'arrivée de l'an 2000, redouté pour son bogue, mais néanmoins appelé des vœux des indoctes amateurs de nouveau millénaire, la France a vécu bien des catastrophes : tempêtes, avec coupures d'électricité et interruptions des communications téléphoniques, et

envahissements naphteux des côtes atlantiques renchérissant par anticipation les coquillages des réveillons.

À Toulouse, on a peu souffert de ces calamités et pas le moindre dégât n'avait altéré le solide immeuble dont monsieur Mangano s'était absenté pour passer les fêtes chez sa fille dans les Landes.

C'est le jour de son retour au bercail, janvier à peine entamé, que l'agitation policière s'est manifestée une première fois dans l'escalier voisin du sien. Le septuagénaire regrettait vivement sa coupable absence. S'il avait été là, il n'aurait pas manqué d'observer des allées et venues suspectes, et se serait trouvé en mesure de donner de précieux indices aux enquêteurs. Ainsi, il aurait pu être cité dans la presse ailleurs que sous la rubrique *Boulisme*.

Curieusement, les témoignages furent peu sollicités et seul le gardien, Monsieur Pugin, fit l'objet des rares visites de la Police Judiciaire. Mangano avait parfaitement repéré depuis l'automne la victime retrouvée morte dans son studio du quatrième. Cette jeune femme, élégamment habillée la semaine, se déplaçait avec une *Clio* vert bouteille immatriculée en 51, donc probablement de location. Pendant les week-ends, elle adoptait une allure plus sportive, troquant le deux-pièces veste-jupe pour le jean et les sweat-shirts colorés. Elle était apparue après les dernières vacances estivales et menait une vie des plus discrètes, ses horaires de départ et d'arrivée laissant croire à un travail extrêmement accaparant.

Le peu de cas fait par les policiers et les médias locaux de ce qui fut finalement présenté sommairement comme un meurtre inexplicable n'aurait guère marqué les esprits de ce quartier tranquille si, à la fin du même mois, un second assassinat n'avait été perpétré dans la même cage d'escalier mais, cette fois, un étage plus haut.

Le cadavre retrouvé étranglé était encore celui d'une femme, plus âgée de près d'une décennie, habitant la rési-

dence depuis quatre ans au moins. Mangano était furieux car tout s'était passé sans qu'il aperçoive le moindre signe, bruit ou mouvement louche. Il clamait néanmoins à qui voulait l'entendre que la seconde victime avait certainement subi ce sort fatal parce qu'elle en savait trop sur le précédent crime.

Nomad's Land

Nomadisme : Genre de vie caractérisée par le déplacement des groupes humains en vue d'assurer leur subsistance.

Larousse 1960

Parmi les évolutions de l'humanité que chacun peut constater, il y en a une qui a commencé à se manifester au milieu des années soixante, qui ne s'est jamais démentie par la suite, et a même connu une belle accélération à partir de 1990 : le passage progressif du gouvernement du monde des mains de ceux qui sont censés l'avoir reçu des peuples ou se l'être attribué par la force, à celles des maîtres de l'économie de marché.

Effet de ce processus de transformation, les derniers bastions des idéologies qui ont fait trembler notre planète depuis le premier conflit mondial, font figures d'îlots folkloriques, à l'impact aujourd'hui négligeable, mais exemplaires d'un passé cauchemardesque pour les récents tenants du grand ordre universel.

La Chine, énorme part du genre humain qui a su se tenir à l'écart des influences étrangères depuis des lustres, non encore totalement conquise par les trompeurs yeux doux de la séduction libérale, fait l'objet des observations attentives, des soins complaisants des nouveaux souverains.

Après l'esclavage colonial qui a fortement marqué le globe de son empreinte, déracinant des centaines de millions de gens, l'extension sournoise et incontrôlée du

machiavélique système va redonner un nouvel essor aux migrations pour la raison qu'indique la définition ci-dessus.

Au-delà de l'accumulation forcenée d'armes nucléaires, résultat d'un antagonisme pseudo-philosophique entre deux blocs d'humains à l'opinion honteusement manipulée, c'est maintenant l'ultra libéralisme débridé qui menace la planète de désintégration.

N'est-ce pas une judicieuse intuition de ce phénomène inéluctable, qui a provoqué l'agitation un peu désordonnée des masses populaires de l'Occident à la veille de la septième décennie du vingtième siècle ?

N'est-ce pas le fruit mûr de cette même intuition qui incitait mon père, dès le milieu des années quatre-vingts, à me tenir ce discours conservatif : « Mon garçon, ton avenir passe par la comptabilité. Tu verras, c'est un peu comme les pompes funèbres, il y aura toujours matière à travailler. Quand l'entreprise fonctionne, il faut tenir les livres au plus juste pour fournir en rigueur la gestion qui maintiendra le bateau vers le bon cap. Si elle périclité, les comptables devront demeurer jusqu'à la fin pour solder la liquidation. »

Être le dernier à quitter le navire, voilà une chance inouïe pour le salarié méritant de prolonger son contrat jusqu'à l'ultime souffle de vie de sa "boîte"! Quel honneur d'être comme le capitaine d'un prestigieux vaisseau avant le naufrage !

Malgré le rabâchage de l'exhortation paternelle, à mon endroit et à l'adresse du clan familial tout entier, j'ai commencé à douter de cette belle théorie dès l'âge de douze ans. Parfois, j'interrogeais mon domestique conseiller d'orientation sur le sort des comptables de *Lip*, *Manufrance*, des houillères et de la sidérurgie, tous ces fleurons déchus de la prospérité nationale.

On était fin 1985 et le soufflé du social-mitterrandisme, tant appété par la majorité des Français un lustre auparavant, était lamentablement retombé sous l'effet du taux de chômage himalayen et des dévaluations à répétition. Mes parents, vieux compagnons de la gauche modérée, de Mollet à Tonton, étaient mortifiés par la tournure des résultats calamiteux de cinq années de socialisme. Ma mère, institutrice, perpétuelle militante de la laïcité, souffrait particulièrement du renoncement présidentiel au plan de Savary, dans lequel elle avait tant espéré.

Les malheureux, qui avaient déjà vécu dans un nau-séeux dépit la politique coloniale version *S.F.I.O* des années cinquante, en étaient à cette époque à leur second amer désenchantement mais restèrent cependant fidèles à leurs idées. Aujourd'hui encore, ils considèrent qu'être, comme moi, sans opinion arrêtée est une sorte de péché contre la citoyenneté mais, heureusement pour eux, ils ne s'enflamment plus pour d'utopiques espérances. Seul, l'incroyable Claude Allègre est parvenu encore à soulever l'ire maternelle ; il faut dire que le bonhomme est un prodigieux innovateur : il est le premier à avoir réussi à liguier contre lui, dans un même élan, enseignants et parents d'élèves.

Des injonctions initiales de mon père, m'invitant à postuler pour un diplôme ciblé sur la finance, à nos jours, la confiance de celui-ci dans son axiome ne s'est pas étioyée et les derniers évènements que je viens de vivre pourraient le conforter dans son point de vue.

En effet, après un bac S obtenu au prix d'un redoublement en terminale, j'ai achevé mon cursus lycéen avec un *B.T.S.* dans la spécialité paternellement et impérativement déterminée. J'avais vingt ans et la conscription m'attendait : dix mois à glander à Versailles, corvée que mes deux républicains d'ascendants n'auraient à aucun prix voulu que je manque ou escamote par un substitut.